JEAN-NOËL SCHIFANO

E. M. OU LA DIVINE BARBARE

roman confidentiel

non finito

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

NAPLES, *essai*, Le Seuil, 1981.

CHRONIQUES NAPOLITAINES, *récits*, Gallimard, 1984, « Folio » n° 2008, sixième édition.

LA DANSE DES ARDENTS OU LA VIE DE MASANIELLO, *roman*, Gallimard, 1986, « Folio » n° 3464.

LES RENDEZ-VOUS DE FAUSTA, *roman*, Gallimard, 1989, « Folio » n° 2283.

DÉSIR D'ITALIE, Gallimard, « Folio essais », n° 288, 1996, quatrième édition.

L'ÉDUCATION ANATOMIQUE, *roman*, Gallimard, 2001.

EVERYBODY IS A STAR, suite napolitaine, *nouvelles*, Gallimard, 2003.

SOUS LE SOLEIL DE NAPLES, *essai*, Gallimard, 2004.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE NAPLES, Plon, 2007, deuxième édition.

CREATOR VESEVO, Gallimard, 2008.

LA FEMME-FONTAINE, *roman brut*, Fayard, 2009.

LE VENT NOIR NE VOIT PAS OÙ IL VA, chronique italienne, Fayard, 2010.

Extrait de la publication

E. M. OU LA DIVINE BARBARE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN-NOËL SCHIFANO

E. M.
OU LA DIVINE BARBARE

roman confidentiel

non finito

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Aurore aux doigts de rose et vêtue de safran (Eos, de son nom grec) est condamnée aux continuelles amours avec de jeunes mortels, par une Aphrodite furieuse de la trouver dans les bras d'Arès, son époux. Aurore, plutôt timide, se met donc, à l'insu de son mari, à séduire en secret de jeunes hommes, les uns après les autres.

Cependant, voilà qu'un jour elle tombe passionnément amoureuse de Tithonos. Elle demande à Zeus l'immortalité de son amant, qui lui est accordée ; mais elle oublie de lui obtenir une jeunesse éternelle. Aussi, tandis qu'Aurore demeurait identique à elle-même, Tithonos vieillissait, grisonnait, s'édentait, chevrotait, se tavelait, violaçait et, crâne dégarni, se ratatinait au point qu'il fallut le mettre, tel un enfant nouveau-né, dans un panier d'osier.

À la fin, Aurore le changea en cigale.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Car sans doute inventer c'est sans exception se souvenir. »

Elsa MORANTE, 1938

« Leur ultime demeure / seule demeure en ta mémoire. »

Elsa MORANTE, 1968

« Le mot barbarie — je l'avoue — est le mot que j'aime le plus au monde. »

Pier Paolo PASOLINI, 1970

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tu serres les yeux. Tu serres ma main. Tu serres les lèvres. Je dirai même que tu serres, allongée, là, sous ton drap blanc jusqu'aux seins, soudain pleine de rages, de douleurs, de regrets contenus, les poumons. Tes joues rondes, encore plus arrondies par le foulard serré sous ton menton, étrangement se sont soudain creusées aux pommettes. Tu ne cilles plus. J'ai l'impression que tu ne respires plus.

Tu fais la morte, comme il y a si longtemps, quelques années après votre mariage — qu'il ne voulait pas, m'a-t-il dit, que tu lui as arraché… Oui, je savais qu'Alberto ne m'aimait pas… C'était au début de la dernière guerre mondiale et de ton roman *La Storia*, en 1941, à Rome, tes épousailles, le 14 avril, lundi de Pâques qu'on appelle, en Italie, lundi de l'Ange, dans la Chiesa del Gesù où tu n'avais

Extrait de la publication

pas voulu de ta mère, la première à t'inoculer les mensonges, les vérités crues et les sortilèges, à croire en ton génie, et à le cultiver de toutes les manières, en mère juive et passionnée, exclusive, par toi tantôt bénie, tantôt maudite, dans les intermittences tranchées de tes humeurs. Officiait le père jésuite Pietro Tacchi Venturi, qu'on appelait « l'homme en noir » dans les cercles du Vatican, secrétaire général de la Compagnie de Jésus, qu'on a tenté d'assassiner avec un coupe-papier un an avant l'achèvement des accords du Latran, dont il est l'auteur, entre le royaume fasciste des Savoie et le Très Saint Successeur de saint Pierre, accords approuvés par le parti communiste de Togliatti, et confesseur aussi, quand le Duce le désirait, de Benito Mussolini et, les rares fois où tu t'es confessée, ton confesseur, Elisa, ton baptiseur et ton confesseur opposé à l'abrogation des lois antijuives après la chute de Mussolini, sauf pour les Juifs convertis au catholicisme, ce qui, grâce à la prudence de ta mère, était ton cas, enfin, oncle du peintre Giuseppe Capogrossi que tu as laissé, avec son allure nonchalante, son béret mou, butiner tes plus jeunes années, et qui te présente à Moravia, en novembre 1936, dans la brasserie Dehrer, piazza Sant'Apostoli : en saluant l'auteur des *Indifférents*, après deux verres de blanc des Castelli, tu lui glisses la clef de ton studio dans la main…

Extrait de la publication

… Tu oublies qu'en 41 sortent mes nouvelles, mon premier livre, *Le Jeu secret*… et, comment peux-tu l'oublier, toi ?… ma traduction de *Scrapbook*, oui Katherine Mansfield… Que veux-tu ? J'ai fait même pire que ce que tu racontes : j'étais, alors, sans le sou, sans toit, sans pain et je buvais de la piquette, des tord-boyaux, de la vinasse, tout ce qui restait au fond des verres, en ivrognesse… Avec la rage du scandale, tu te souviens ?… Même les pompes boucanières de la prostitution seront dimanches puérils… J'ai même engagé plusieurs fois ma machine à écrire au mont-de-piété… Mais avec ta foi infinie en toi, qu'Irma, ta mère-colère, avait forgée au feu des caresses d'amour et des cris de malédiction, pour que ta vie soit sans rémission hors l'écriture… En somme, tu avais la Storia à portée de main dès ta prime jeunesse, et plus tôt, même, dès ton enfance tu as pu tutoyer l'Histoire, en jouer, la déjouer sur les petites scènes où les gibus corvins et les crinolines parme t'applaudissaient… J'étais follement applaudie !… te caressaient, te froufroutaient, fillette de six-sept-huit ans, dans une villa de la noblesse romaine dont « l'homme en noir » régissait aussi les consciences… J'avais une marraine de baptême très riche et très noble, la marquise Maria Maraini Guerrieri Gonzaga, qui m'hébergeait souvent, elle trouvait que j'avais mauvaise mine, et c'était vrai,

Extrait de la publication

les cernes sous mes yeux mangeaient mon visage… dans sa villa classée monument historique… nous avions, avec les enfants riches et nobles et les enfants des serviteurs, créé un petit théâtre, et nous nous déguisions et nous donnions des représentations… j'étais adulée, bien nourrie, bien habillée… dans ce quartier Nomentana où tu te retrouves aujourd'hui, dans cette clinique Villa Margherita, viale di Villa Massimo, au premier étage, chambre 127, soixante-cinq ans plus tard…

Tu comprends, même si au milieu de tout ce luxe je regrettais parfois l'appartement populaire du Testaccio, comme celui, miséreux, d'Ida et Useppe dans *La Storia*, et il faut que tu saches que je ne suis pas née dans un hôpital comme j'ai laissé dire, je suis née chez une pauvre sage-femme, via Anicia, dans le quartier de San Lorenzo, pas loin du cimetière Verano où ma mère repose dans le carré juif, où mon Morante de père dégradé apparaît une dernière fois aux yeux d'amour de son fils à la fin de mon dernier roman, je ne pouvais plus vivre dans la saleté, ni y mourir : ici, j'ai tout dépensé…

À quelques enjambées de la mussolinienne Villa Torlonia, Villa Margherita, palmiers, magnolia, clinique feutrée, tapis d'Orient, velours crème de marron, petites sœurs noir et blanc… Oui, derrière la Porta Pia, Pieuse Porte qui donne sur le quartier

Extrait de la publication

résidentiel, s'il en est à Rome, outre les Parioli pour parvenus de l'après-dernière-guerre mondiale… Tu serres tes yeux, tu serres mes doigts… Sous ton fichu rose, qui retient les premières petites mèches bouclées de ton crâne rasé pour l'opération, sous tes draps blancs, plus rien ne bouge… Ta main dans la mienne est un marbre brûlant.

C'est après la guerre que tu as fait la morte, toute petite, visage de chatte siamoise, et plutôt rondelette, par terre, dans l'entrée, via dell'Oca. Les secours, qu'il appelle, l'angoisse à la voix, arrivent : tu te relèves d'un bond, des mèches déjà blanches dans les yeux même si tu as l'air d'une gamine, et tu lui ris sous le nez. Pas le rire que je connais, ton rire argenté de fée Clochette à robe violine, pas la douce grêle rieuse aux grandes lèvres qui s'ouvrent de joie soudaine comme une blessure ardente. Un rire de rue, qui déchire.

Dans des extrémités de ce genre, Alberto me disait que… tant elle était cruelle avec son visage enfantin, son museau de petit animal, mais plus sadique qu'une gamine qui casse lentement la patte d'une tourterelle ou lui crève un œil avec une épingle… l'uxoricide plus que la séparation… ses mots vont droit au but, comme d'habitude… l'uxoricide

frôlé plus d'une fois me semblait la seule issue de secours… Elle essayait de m'anéantir et en même temps, par passion excessive, elle s'anéantissait elle-même… Elle m'a fait vivre un enfer !… Mais aussi, en quelque sorte, elle a parfait mon éducation sentimentale et, quand j'ai risqué la déportation des nazi-fascistes, elle s'est montrée d'un courage, tu le sais, sans pareil… Mais bien vite, dès que la vie a repris son cours normal, à la moindre occasion de dispute, elle savait susciter mon désir de la tuer…

Aujourd'hui, Elisa, quelques mois après ton suicide qui n'aurait pas dû rater tant tu t'étais acharnée contre toi, en ce moment précis, l'a-t-il oublié, ce moment où tu as fait la morte, qui ressuscite en riant de haine ? Ou cela lui revient-il en éclair à la mémoire comme une des pires farces que tu lui as jouée ? Je suis suspendu, le souffle court, à ton étreinte digitale.

Lui, Moravia, tout à fait inattendu le matin qu'il consacre, depuis un demi-siècle réglé de 8 à 12, à l'écriture, entré comme un boulet dans ta chambre, boitille, remue en saccades, un bronze de Zadkine que le diable eût marionnettisé, autour de ton lit. Avec sa canne et son profil d'oiseau de proie, on dirait qu'il va de toute sa hauteur sur trois pattes,

Extrait de la publication

toutes trois d'inégale longueur. La broussaille de son regard vif et inquisiteur, feu sur la braise, perce la pénombre.

Depuis toujours, j'admire son intelligence cartésienne jouant avec Sigismond Freud comme le chat avec la souris, sa raison ouverte à toutes les civilisations des deux hémisphères, sa culture européenne, ses torturants contrastes de l'intelligence extraordinaire, nerveuse et inquiète, sa curiosité des cinq continents, de l'Afrique en particulier, son sens de la repartie, de la saillie, du dialogue — telle la conversation, parmi les si nombreuses que nous avons eues ensemble, presque cinq ans plus tard, à Paris, en avril 1989, où nous avons soudain parlé de la jalousie, cet « acide qui détruit l'amour » me disait-il en regardant passer, dans le hall de l'hôtel Montalembert, les jambes libres et nues de Carmen vite emportée par le tambour de la sortie, sa jeune épouse épousée à la mort d'Elisa, pour conclure avec cette définition improvisée, assis là, sa canne au pommeau d'argent couchée entre ses jambes et tripotée de ses dix longs doigts aux nœuds nerveux : « La jalousie est une forme négative et douloureuse de la connaissance » — et, dès mon adolescence, j'ai lu, au fur et à mesure de leur publication, tous

ses livres. Je lui dois ces étincelles de sagacité sur l'« extrémisme en littérature » ; et comment aller plus loin que lui-même, quand c'est nécessaire, avec le sexe. Titre, pour attaquer un de mes romans, « L'excès Giannatale S. », puritainement dans un article du *Monde*, qui, lourd d'un bien involontaire compliment, répond, sans le savoir, à Kafka — qu'Elisa aime et vénère comme une mère son fils crucifié, et qui écrit : « Écrire, c'est s'ouvrir jusqu'à l'excès. »

Moravia était assez d'accord quand je lui dis, lors d'une de nos conversations où, à un moment donné, outre les faux De Chirico signés par l'artiste, et d'autres, il a été question d'un tableau du Caravage volé à Messine (j'en avais parlé avec Leonardo Sciascia qui croyait en une multiplication de la toile volée et en la destruction de l'original, voleurs et faussaires évitant ainsi toute poursuite : les collectionneurs roulés à millions de dollars ne pouvant, eux, les Buridans de l'affaire, porter plainte…), une Nativité volée au-dessus de son autel, et des contrefaçons en art, y compris en art dit primitif, qui trompent même les conservateurs de musée et les experts de salles de vente aux enchères : Comment reconnaît-on un vrai Caravage d'un faux ?… Dans le faux, il manque toujours l'extrémisme que tout véritable artiste met, chacun avec son style maîtrisé,

dans son art. C'est cet extrémisme que les tièdes de la jugeote taxent d'excès.

Presque un demi-siècle plus tard, si mon admiration totale pour l'esprit critique de l'écrivain n'a pas changé, pour sa connaissance directe des êtres et des choses (rien de seconde main, chez lui, qui opposait connaissance et information) et pour son style, « versant vaisseau d'entrailles avides — traboccante vascello di viscere vogliose » (où se décline, dans sa turgescente plénitude, en quatre mots la navigation érotique d'une œuvre), je dois confier à présent que certaines des équations freudo-romanesques de Moravia, doublées de tics ratiocineurs et parfois du besoin de démontrer, ont perdu pour moi de leur fascination.

Je le connais depuis longtemps, Moravia, depuis le jour d'après Mai 68 où j'ai sonné à sa porte que desservait pour lui seul, au dernier étage, un ascenseur de bois et de cuivre, le long du Tibre de la Victoire, au numéro 1. Sa porte s'ouvre, brusque : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— J'ai lu et relu tous vos livres. Vous voir.

— Eh bien ! Vous m'avez vu ! » Claudique d'un pas en arrière, comme pour refermer la porte. Je recule

d'une semelle. Il me dit : « Entrez ! » Fait volte-face. Je le suis.

Aujourd'hui, dans la chambre de la clinique Margherita, pour la première fois depuis l'assassinat de leur ami Pier Paolo Pasolini, dans cette lueur verte venue de la baie vitrée où il se dessine, par à-coups, veste et pantalon tabac chiné, chemise de batiste blanc cassé, cravate de soie rouge, je le vois plongé dans le désarroi. Un désarroi qui s'irrite de lui-même. Son corps perd pied depuis la tuberculose osseuse de son adolescence, jamais sa tête. Il a soixante-dix-sept ans à la fin de ce mois de novembre, cinq ans de plus qu'Elisa.

Il bloque d'un coup de reins sa ronde hoquetée de tripode, pile devant le chevet où je me trouve assis, côté droit, et regarde la tête du lit, côté cœur d'Elisa, porte de la chambre dans son dos.

Il se penche de tout son buste au-dessus de nous, il t'interpelle haut et fort, dans les aigus irrités, il te dit, la tête suspendue entre nos deux têtes :

« Tu me reconnais, Elisa ? Tu me reconnais, hein !… Je suis Alberto !… Hein ?!… » Et, se redressant comme un ressort et s'adressant à moi avec un léger recul, comme surpris de me voir là où il me savait depuis trois jours :

Extrait de la publication

Six mois plus tard.

Des escarbilles stellaires palpitent quelques secondes à l'horizon. Le soleil s'est levé au couchant. Dans ce que tu appelles, Elisa, le mystère délirant de l'amour, tes cendres, selon ta volonté secrète volées au Verano, se sont envolées sur la mer d'Arturo, panache de papillons d'or dans le vent à la lèvre de l'urne renversée : un tout dernier scherzo avec les oiseaux voyageurs de Vivara.

T.U.S., comme un mutin silence.

E. M.
ou la Divine Barbare
Jean-Noël Schifano

Cette édition électronique du livre
E. M. ou la Divine Barbare de Jean-Noël Schifano
a été réalisée le 20 mars 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141098 - Numéro d'édition : 251629).
Code Sodis : N55354 - ISBN : 9782072488474
Numéro d'édition : 251631.

Extrait de la publication